

A black and white portrait of Martin Engstroem, an older man with grey hair, looking directly at the camera. He is wearing a dark jacket over a light-colored sweater and a white t-shirt. The background is a blurred outdoor scene with trees and foliage.

Martin Engstroem

De Stockholm à Verbier
Une vie pour la musique

Entretiens avec Bertrand Dermoncourt

ACTES SUD

Martin Engstroem

Martin Engstroem ? Voici tout simplement l'une des figures les plus marquantes du monde musical d'aujourd'hui. Créateur du prestigieux Verbier Festival en Suisse, organisateur de concerts, agent, ami ou mentor des plus grands artistes classiques de notre temps, d'Herbert von Karajan à Valery Gergiev, de Clifford Curzon à Yuja Wang, en passant par Martha Argerich, Barbara Hendricks, Carlos Kleiber et bien d'autres, il se confie pour la première fois ici. Dans ces entretiens avec Bertrand Dermoncourt, Martin Engstroem évoque avec un art consommé du portrait et de l'anecdote les grandes figures qu'il a rencontrées. Mais pas seulement. À travers le récit de sa vie, jalonnée de crises et de réussites, riche en rebondissements, il dévoile les coulisses du monde de la musique, livrant au passage quelques recettes et quelques secrets. Une lecture édifiante pour tous les mélomanes et les amoureux de la culture.



verbierfestival

ACTES SUD

DE STOCKHOLM À VERBIER.
UNE VIE POUR LA MUSIQUE.

Citation [p. 13](#) : © éditions Gallimard

© ACTES SUD / FONDATION DU VERBIER FESTIVAL, 2023
ISBN 978-2-330-17952-6

MARTIN T:SON ENGSTROEM

De Stockholm à Verbier
Une vie pour la musique

Entretiens avec Bertrand Dermoncourt

Avant-propos
par Rodion Chtchedrine

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

PAR RODION CHTCHEDRINE

Verbier aura beaucoup compté dans ma vie. Je suis venu pour la première fois au festival en 1997. J'en avais bien sûr déjà entendu parler, mais un concert de Maxim Vengerov, où il interprétait mon concerto pour violon¹, a été le prétexte pour que je m'y rende avec mon épouse Maïa Plissetskaïa². Ça a été un enchantement, dès le premier instant. D'abord à cause des montagnes, de la nature, de l'air, de la vue. Vingt-cinq ans plus tard, je n'en suis absolument pas lassé. Au contraire, séjourner à Verbier est devenu un besoin vital. Ensuite à cause du concept du festival : sont présents les plus grands solistes, des orchestres, des professeurs, comme s'il n'existait qu'une grande et belle famille autour de la musique. Il n'y a jamais rien d'académique, d'apprêté, d'affecté. Je n'ai jamais retrouvé une telle ambiance ailleurs. Les programmes sont également, je dirais, frais et originaux. Où, à part à Verbier, a-t-on pu entendre les vingt-quatre *Préludes* de Chopin interprétés à la suite par... vingt-quatre musiciennes différentes ? Ce n'est qu'un exemple parmi des dizaines d'autres. Je pourrais citer d'autres moments plus personnels, mais sans doute moins réussis musicalement, comme cette soirée où je me suis retrouvé à jouer Rachmaninov à six mains avec Evgeny Kissin et Daniil Trifonov ! Un grand souvenir et une grande fierté pour moi, quoi qu'il en soit...

1. *Concerto cantabile*, pour violon et orchestre à cordes.

2. Maïa Plissetskaïa (1925-2015). La grande danseuse du Bolchoï de Moscou s'est mariée avec Rodion Chtchedrine en 1958. Elle a chorégraphié plusieurs ballets du compositeur, dont *Anna Karénine* et *La Dame au petit chien*.

Enfin, évidemment, il faut dire que cette atmosphère unique, cette harmonie incomparable n'existeraient pas sans la personnalité de Martin Engstroem. C'est lui qui a eu l'idée de tout cela et c'est surtout lui qui fait le lien, un lien avant tout amical, entre tous les artistes présents. Martin possède un véritable don pour regrouper des gens intéressants et faire en sorte que tout se passe bien. Il sait aussi découvrir aujourd'hui les talents de demain. C'est un génie de l'organisation – un génie, oui, je ne trouve pas d'autre mot. En outre, sa sensibilité humaine est immense. On le dit parfois timide ou réservé. C'est faux ! Il est surtout très chaleureux. Voilà quelqu'un à l'aise avec tout le monde, du plus jeune stagiaire à la plus grande star. Lui-même, avec l'âge qui arrive, ressemble de plus en plus à une star du cinéma – c'est un compliment –, mais a su rester tel qu'il est, vrai, authentique. Il n'y a qu'à voir la qualité des relations qu'il entretient avec sa famille et ses enfants : c'est si rare ! Martin n'est pas seulement chaleureux, mais aussi très fiable et très fidèle.

Les discours qu'il donne après chaque concert sont la preuve de tout ce que je viens d'énoncer : ils sont sympathiques, intelligents, drôles, humains, justes. Martin n'oublie jamais personne et trouve toujours le ton adéquat pour dire les choses. Je suis fier de le connaître. D'être son ami. Heureux de lui avoir dédié l'une de mes pièces, *Romantic Duets*¹. Alors qu'on me demande de témoigner sur lui à l'occasion de ses soixante-dix ans, des trente ans du Verbier Festival et de la parution de ce livre, je m'interroge. D'où vient son charisme, son véritable pouvoir d'attraction ? Est-ce inné ? Ou bien dû à son parcours personnel, riche de succès aussi bien que de drames ? À l'histoire de sa famille ? Je n'éclairerai pas ce mystère. Peut-être que les pages qui suivent contribueront à le faire. Quoi qu'il en soit, je suis certain qu'elles feront découvrir cet homme exceptionnel sous un angle totalement inédit, dans toute la richesse et la complexité de sa vie.

1. Ensemble de sept pièces pour piano à quatre mains, composé en 2007 et édité en 2012.

*À mes quatre enfants, Sebastian, Jennie, Rania
et Hannah, pour répondre aux questions qu'ils ne
m'ont jamais posées.*

*Pour que le possible se réalise, il faut essayer
l'impossible, encore et encore.*

HERMANN HESSE

I

CARTE D'IDENTITÉ

La vie a exactement la valeur qu'on lui attribue.

Laterna Magica,
INGMAR BERGMAN

Martin Engstroem, vous êtes né à Stockholm en 1953, d'un père Suédois et d'une mère d'origine allemande. Quelle a été votre langue maternelle ?

Ce n'est pas une question facile ! J'ai passé mon enfance en Suède, et donc le suédois a été ma première langue. Mais comme, très jeune, je me suis mis à beaucoup voyager, j'ai tôt fait de parler d'autres langues et je me suis rendu compte que le suédois avait un vocabulaire... limité. L'anglais, par exemple, possède presque trois fois plus de mots. 170 000 pour l'anglais, 70 000 pour le suédois. Cela fait une différence ! Pour nous tous, Suédois qui vivons à l'étranger, il existe donc un problème d'*expression* quand nous retournons à notre langue. Nous avons pris de telles habitudes en anglais, en français ou en allemand, que nous trouvons que le suédois manque de subtilité.

Cependant, à la maison, la langue utilisée était bien le suédois. Ma mère était née en Allemagne de parents juifs, c'était une réfugiée qui avait mis sa culture natale de côté. Elle ne voulait pas retourner en Allemagne après la guerre. J'aurais aimé voir où elle avait grandi, à Nuremberg, mais elle n'a jamais voulu m'accompagner là-bas ; elle consentait juste à évoquer certains souvenirs. Elle avait quitté l'Allemagne quand elle avait dix-neuf ans, et il était trop douloureux pour elle d'y revenir. Par contraste avec notre

vie très simple en Suède, elle venait d'une famille riche, et nous parlait parfois de certains détails de sa vie quotidienne, de ses domestiques, de sa cuisine, ou de son chien, que les nazis avaient abattu au moment de leur fuite. Comme elle avait rejeté la culture allemande, je n'ai pas appris l'allemand avec elle, mais en classe. J'allais dans une école Steiner¹ et là, dès la première année, on nous mettait à l'allemand et à l'anglais. J'avais six ans et découvrais tout cela, tout en ne parlant que suédois à la maison et dans la vie courante.

Vous possédez la double nationalité suisse et suédoise. Quelle est votre relation à la Suède ?

Complexe et émotionnelle. Disons que lorsque la Suisse, où j'habite depuis trente-cinq ans, joue au hockey sur glace contre la Suède, je suis Suédois !... On dit communément que la meilleure chose que des parents puissent donner à leurs enfants est des racines et des ailes. Mes parents m'ont offert cela et mes racines sont en Suède. Je le ressens très puissamment lorsque je m'y rends. De nombreuses images me reviennent à l'esprit, d'abord liées à la présence de la nature dans nos vies : nos grandes balades en forêt, nos collectes de champignons, etc. Tout cela est très présent en moi.

Et la Suisse, où vous vivez aujourd'hui ?

C'est différent. Je m'y suis rendu pour la première fois comme (presque) adulte pendant l'été 1970, à l'âge de dix-sept ans. À l'origine, je devais faire un tour de l'Europe en train (j'avais acheté un Eurail Pass) avec ma petite amie Inga Müller, de Schloss Elmau². Nous avons décidé d'explorer certains pays que nous ne connaissions pas du tout : principalement la France, l'Espagne et le Portugal. Cependant, quelques jours avant notre départ, Inga m'a appelé pour me dire qu'elle avait rencontré un Indien très intéressant et qu'elle avait décidé de partir en Inde avec lui... Eh bien, j'ai finalement décidé de partir seul, accompagné de mon sac à dos.

1. Écoles inspirées de l'œuvre et des préceptes de l'Autrichien Rudolf Steiner (1861-1925).

2. Hôtel situé au pied des montagnes du Wetterstein, en Bavière, où la famille Engstroem avait l'habitude de séjourner. Voir [p. 28](#).

Quel a été votre première étape en Suisse ?

Montreux. L'un de mes amis d'enfance, le pianiste suédois Dag Achatz, y habitait, et j'ai eu la possibilité de séjourner chez lui. Le lendemain de mon arrivée, au petit-déjeuner, il m'a suggéré de me rendre à une masterclass donnée par Gregor Piatigorsky à l'hôtel Eden Palace. J'étais surpris, car c'était une grande gloire de cette époque et je ne m'attendais pas à le trouver à Montreux. Je venais de lire son livre, *Mon violoncelle et moi*¹. Son histoire et sa personnalité me fascinaient. Je me suis rendu à la masterclass, que j'ai écoutée avec passion. J'étais comme envoûté par chacun des mots qu'il prononçait. À la fin, il est allé à la terrasse d'un café avec ses élèves. Je me suis installé à côté d'eux, à une table voisine, et j'ai tâché de suivre la conversation. Ensuite Piatigorsky est monté, seul, dans sa chambre d'hôtel. Je ne sais pourquoi, mais quelque chose m'a alors poussé à aller voir le réceptionniste. Il a appelé Piatigorsky dans sa chambre, et je lui ai directement parlé. Je lui ai dit qui j'étais, un amoureux de la musique, que j'étais suédois, que j'admirais beaucoup son art, et que je venais de lire son livre. Il m'a juste répondu : "Très bien, montez !" Il a ouvert la porte, il m'a fait entrer et a poursuivi, en forme de question : "Jouez-vous aux échecs ? – Oui, je joue aux échecs, ai-je répondu. – Je n'ai pas beaucoup de temps, mais faisons une partie. Ensuite, on verra, il faudra sans doute que je me repose", a alors lancé le grand homme. On a joué une partie, et puis nous avons parlé, de lui, de sa masterclass, d'interprétation, de musique en général. Après une vingtaine de minutes, sa femme est venue nous interrompre pour lui rappeler qu'il devait dormir. Piatigorsky a pris un papier où il a inscrit son adresse, me l'a donné et m'a dit : "Si vous venez à Los Angeles, passez me voir. Nous ferons une autre partie." Voilà un beau souvenir pour moi de ce colosse, par le talent et par la taille – il était même plus grand que moi, du haut de ses deux mètres.

Qui d'autre avez-vous alors rencontré ?

Le lendemain, Dag m'a permis de faire la connaissance de Nikita Magaloff², avec qui il jouait à deux pianos. Nikita et sa femme Irène (la fille du

1. Le violoncelliste américain, d'origine ukrainienne, Gregor Piatigorsky (1903-1976), avait publié son autobiographie sous le titre de *Cellist*, en 1965.

2. Pianiste suisse d'origine russe (1912-1992), grand interprète de Chopin.

violoniste Josef Szigeti) étaient des êtres très chaleureux qui m'ont tout de suite mis à l'aise. Bien sûr, nous avons parlé de Piatigorsky avec qui ils venaient de dîner. Je ne pouvais pas imaginer que trente ans plus tard je me rendrais très régulièrement au Crépon, où ils résidaient, afin de rendre visite à Nikita, Irène et leur fille Wanda. Nikita lui aussi aimait jouer aux échecs et nous avons fait de nombreuses parties ensemble...

Ces quelques jours en Suisse furent un moment étonnant, car, au-delà de ces rencontres et des anecdotes avec de grands musiciens, je me souviens très bien m'être dit : "J'aimerais mourir ici"... J'ai adoré ce mélange rare de lac et de montagne. Étonnant pour un jeune homme de seulement dix-sept ans, non ? Comment ai-je pu avoir cette pensée ?

En effet. Peut-être avez-vous été atteint du syndrome de Vladimir Nabokov¹ en quelque sorte...

Oui, c'est cela ! Une sorte de coup de foudre, comme une interprétation romantique de ce paysage unique de lac et de montagne. En juillet, tout était admirable, la nature, les fleurs, l'atmosphère... Ainsi, mon attachement à la Suisse a d'emblée été puissant, mais plus sentimental que réel. Je suis retourné à Montreux en 1986 seulement. À cette date, j'étais marié à Barbara Hendricks², nous avons deux enfants de cinq et deux ans, et nous habitons à Paris. Il y a eu une terrible série d'attentats à Paris, rue de Rennes, métro Saint-Michel... Nous habitons place des Victoires, et il régnait une atmosphère tendue dans la capitale française. La nuit, nous parvenait le son d'explosions toujours plus effrayantes. Après l'une de ces nuits d'épouvante, nous avons décidé de quitter Paris et de nous installer ailleurs. Nous craignons simplement d'amener les enfants à l'école et à la crèche, nous avons peur en bus, peur dans la rue, peur au restaurant, peur partout en fait... Nous avons cherché une nouvelle destination. Amsterdam me tentait. C'est une ville ouverte à la diversité, libre, et je pensais que pour un couple mixte comme le nôtre, ce serait bien. En outre, je me disais que cela nous rapprocherait du Nord et de l'esprit nordique, de la Suède. Mais Barbara m'a dit : "J'aimerais plutôt

1. Le célèbre écrivain américain, d'origine russe (1899-1977), a passé les dernières années de sa vie en Suisse. Sa tombe se trouve à Clarens, une localité de la ville de Montreux.

2. La célèbre soprano, né à Stephens en Arkansas aux États-Unis. Voir [p. 73](#).

aller en Suisse.” Bien. L’un de mes cousins, Andreas Heyne, dont j’ai toujours été proche, résidait à Bâle. C’était mon seul contact en Suisse. Je venais également de revoir un ami, Yves Petit de Voize¹ qui vivait, lui, à Montreux. Je l’ai appelé. “Yves, ai-je dit, nous souhaitons quitter Paris et nous installer en Suisse. Le bureau de l’immigration, que je viens de contacter, nous demande de préciser le lieu exact où nous désirons vivre en Suisse ; qu’en penses-tu ? Lugano ? Genève ? Zurich ? Bâle ? Lausanne ou ailleurs ?” Une fois cela décidé, nous devions trouver une adresse. Alors il fallait contacter la commune pour pouvoir obtenir un entretien. Dans le cas où nous étions acceptés en tant que résidents, la commune envoyait un message à la police cantonale. Après vérification, notre dossier allait à Berne, où les quotas d’immigration étaient déposés. Là, on nous disait si le quota était rempli, ou s’il restait de la place... Une fois la commune choisie, je devais joindre l’office cantonal pour la population. Il faut savoir qu’à cette époque la Suisse avait fermé ses frontières aux boat-people d’Asie : ses quotas étaient devenus vraiment très stricts. Yves m’a alors répondu : “Écoute, Martin, j’habite une grande maison à Montreux et je vais la quitter.” Très bien. Dès le lendemain, je me suis rendu sur place, j’ai vu la maison et j’ai rencontré sa propriétaire avec Yves. La semaine suivante, Barbara m’a rejoint et nous avons eu notre premier entretien avec les autorités. Quelques mois plus tard, en décembre, nous résidions définitivement en Suisse.

Au fond, ce changement vous fut-il bénéfique ?

Oui. De Suisse, Barbara rayonnait facilement à travers l’Europe, comme auparavant. La situation était un peu différente pour moi. Mon permis de résidence indiquait : “Doit vivre auprès de sa femme”. Pas de travail : pendant cinq ans, je ne pouvais pas être salarié. C’était la règle. J’étais donc consultant, pour le label de disque EMI, ou pour l’Opéra de Paris, avec lequel je travaillais pour l’ouverture de l’Opéra Bastille en 1989, et quelques autres comme le Ludwigsburger Schlossfestspiele en Allemagne. Et puis, bien sûr, j’étais l’agent de Barbara. J’étais donc loin d’être inactif ! En outre,

1. Journaliste et directeur artistique, Yves Petit de Voize a fondé l’Académie Festival des Arcs ou le Festival de Pâques de Deauville. Il a été directeur artistique du Festival de Montreux de 1990 à 1997.

j'adorais ce nouvel environnement et la vie avec mes jeunes enfants. Être père au foyer me convenait parfaitement, d'autant que je voyageais toujours régulièrement avec Barbara.

Notre maison à Montreux était spacieuse, avec une très belle vue sur le lac. Il y avait là des amis suédois, la famille de Mikael et Malou Ameln, que nous voyions souvent sur les pistes de ski à Verbier ou à table avec nos cinq enfants. Il y avait aussi le Festival de Montreux qui était assez important à l'époque. Nous organisions souvent des dîners d'après-concert avec les amis présents sur place. Claude Nobs, le fondateur du Festival de jazz de Montreux, est devenu un bon ami et un mentor lorsque j'ai commencé à développer l'idée de monter un festival à Verbier. Nous le voyions souvent lui aussi, avec des amis musiciens comme Quincy Jones, Monty Alexander et bien d'autres... Aller au concert à Montreux était étonnant, car de très nombreux artistes avaient choisi la région comme lieu de résidence, pas seulement Nabokov : Oskar Kokoschka, Josef Krips, Carl Schuricht, Wilhelm Furtwängler, Charlie Chaplin... Ils étaient tous mariés à des femmes plus jeunes et nous retrouvions ces veuves, avec leurs histoires que j'aimais beaucoup entendre. Nous dînions avec Oona Chaplin, recevions Olda Kokoschka pour le thé, et surtout Elisabeth Furtwängler qui était notre voisine directe. J'aimais les entendre parler de leurs maris. Elisabeth avait été l'une des premières personnes à nous accueillir lors de notre arrivée à Clarens, avec une miché de pain et du sel pour nous souhaiter la bienvenue. Au début, nous avons gardé nos distances, puis un jour est arrivé un événement qui a provoqué le début d'une longue amitié. Elisabeth possédait une petite chienne poilue du nom de Cora, qui avait l'habitude de passer de chez elle à chez nous et de venir faire ses besoins dans notre jardin, près de la piscine, là où jouaient les enfants... C'était dégoûtant et un jour, n'en pouvant plus, je décidais d'aller la voir pour lui demander de mieux contrôler son chien. Elle m'a écouté, calmement, et m'a répondu qu'elle avait elle aussi l'intention de venir me voir, car mon chien venait tous les jours faire ses besoins dans son jardin à elle. Elle m'a fait faire le tour de son jardin afin de me faire admirer les crottes du jour et de la veille... Depuis ce moment nous sommes devenus proches. J'allais souvent la voir pour un thé l'après-midi, m'asseyant sous le portrait de Wilhelm Furtwängler peint par Oscar Kokoschka, écoutant les histoires au sujet de son mari, de Karajan, et des autres extraordinaires

rencontres qu'elle avait pu faire au long de sa vie. Elle était proche alors des quatre-vingt-dix ans, mais était dans une très grande forme physique. Nous allions aussi promener nos chiens, sans que jamais elle ne se plaigne de la longueur du trajet. Elle était grande, mince, et très lucide. Elle avait l'admiration de nombreux interprètes qui venaient la voir. J'ai vu là Alfred Brendel, Daniel Barenboim et bien d'autres artistes plus jeunes, alors en devenir.

On vous sent fier d'être devenu Suisse...

Oui, très ! Je me sens reconnaissant pour ce pays, pour la paix et la sécurité qui y règnent. Si je regarde bien mes trente et quelques années en Suisse, je me rends compte que la vie y est extrêmement préservée. Tout y est simple et en même temps un peu hors du monde. La comparaison avec d'autres pays, quels qu'ils soient, est à ce titre éloquente. La beauté, la propreté, l'organisation... Tout cela est incroyable. À tel point que je me demande quelles seront les conséquences de ce confort de vie pour mes filles qui grandissent en Suisse : un jour elles verront qu'elles ont évolué dans un environnement extrêmement protégé. Vivre à Paris ou à New York n'est simplement pas comparable...

Malgré votre attachement à la Suisse, vous restez Suédois. Au fond, comment définir "l'esprit" suédois ? Qu'a-t-il de si spécial ?

En Suède, il existe une ouverture incroyable. Au sens général. L'ouverture à la nature, au sexe, aux autres, aux réfugiés... Cela touche tous les domaines. Pas de vouvoiement par exemple en Suède, même avec le roi... Pas de hiérarchie entre les êtres. Le sentiment d'égalité y est très fort. On comprendra que, dans ces conditions, le climat y est très socialiste. En Suède, on ne parle jamais d'argent. En cas d'une grande promotion professionnelle, je pourrais le dire à mes enfants et à ma femme, mais à personne d'autre. Ce serait mal vu. Tout cela semble normal lorsque vous vivez en Suède. Si vous allez à l'étranger et que vous retournez en Suède, vous voyez les choses autrement. De manière un peu étrange, je dois dire !... Cela étant, je constate de grands changements dans la société suédoise, dus notamment à l'arrivée de nombreux réfugiés ces dernières années. Une expérience dont j'ai assez honte d'ailleurs illustre bien cela. Un jour où j'étais à Stockholm, je devais changer un billet d'avion et j'ai dû aller dans une agence SAS – c'était avant

internet... La fille derrière le guichet était d'origine asiatique et, spontanément, je lui ai parlé en anglais. Elle m'a répondu dans cette langue, m'a demandé mon passeport. Elle a alors constaté que j'étais Suédois et m'a dit : "Mais pourquoi m'avez-vous parlé en anglais, pas en suédois ?" J'étais tellement embarrassé ! Il faut dire qu'à mon départ de Suède, toutes les filles étaient blondes !... Quinze ans plus tard, tout cela n'allait plus de soi, et le pays était riche de nouveaux habitants, de nouvelles influences. La société avait évolué, tout bêtement. Et il ne faut pas non plus oublier que le pays est immense. Il y a de la place pour tout le monde. Mais les réfugiés ne souhaitent pas forcément vivre dans le Nord de la Suède. Les conditions (le froid, l'absence de lumière...) y sont trop difficiles pour des gens du Sud. Finalement, ils se retrouvent tous à Malmö ou Stockholm, où ils ne sont pas toujours heureux... Les réfugiés le sont rarement dans leur nouvel environnement. C'est une question compliquée, n'est-ce pas ?

Quelle était l'atmosphère en Suède lors de votre enfance dans les années 1950-1960 ? Parlait-on de la Seconde Guerre mondiale ?

À ce sujet il existait une forme d'embarras... On ne parlait pas de la guerre. C'était tabou. Il faut dire que la Suède avait passé des accords avec les nazis, et le pays était devenu un passage possible pour eux entre le Danemark et la Norvège, deux pays occupés. Le sentiment collectif à ce sujet était que cela avait été une erreur, une mauvaise décision prise par le roi et le Parlement. Une sorte de honte planait. D'autant plus forte que de nombreux Juifs des pays baltes avaient tenté de se réfugier en Suède et que l'accès au pays avait alors été refusé à la majorité d'entre eux. On peut donc dire que la guerre avait laissé de nombreuses zones d'ombre en Suède. Autre point important et mal connu : avant la guerre, la Suède était un pays pauvre, très pauvre même. Dès les années 1930, il est devenu social-démocrate¹. Pas socialiste, social-démocrate. La sécurité sociale était très forte et tous les citoyens ont eu

1. La social-démocratie a très tôt joué un rôle politique important en Suède, la branche réformiste du parti socialiste l'ayant rapidement emporté sur la branche révolutionnaire. Une première coalition des centristes et des sociaux-démocrates assura ainsi un gouvernement stable de 1932 à 1956. Par la suite, les sociaux-démocrates ont régulièrement gouverné seuls.